Une lecture « pragmatique » de la conception du langage dans *La Lettre sur les sourds et muets* : quelques cas d'« expressions énergiques » dans l'écriture de Diderot

Caroline Mellet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4815>

DOI : 10.4000/rde.4815

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2011

Pagination : 25-40

ISBN : 978-2-9520898-4-5

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Caroline Mellet, « Une lecture « pragmatique » de la conception du langage dans *La Lettre sur les sourds et muets* : quelques cas d'« expressions énergiques » dans l'écriture de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 46 | 2011, mis en ligne le 05 novembre 2011, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4815> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4815>

Caroline MELLET

Une lecture « pragmatique » de la conception du langage dans *La Lettre sur les sourds et muets* : quelques cas d'« expressions énergiques » dans l'écriture de Diderot

L'objet de cet article est la conception du langage chez Diderot telle qu'elle transparait dans la *Lettre sur les sourds et muets*. Ma lecture, particulière et partielle, s'appuie principalement sur les apports de la pragmatique linguistique. Il ne s'agit pas de faire de Diderot le précurseur d'un courant et de notions qui, dans leur sens moderne, lui sont près de deux siècles postérieurs¹. Cependant, l'accent porté par la pragmatique sur le langage en usage permet de mettre en évidence une conception originale du langage, qui s'écarte souvent de la fonction représentative pour apparaître avant tout comme une activité subjective, interlocutive et interactive. Afin de réduire autant qu'il est possible toute interprétation anachronique, mon étude s'appuiera non seulement sur ce que Diderot dit du langage, mais également sur les exemples venant appuyer ou expliquer son propos. Ce sont d'abord ceux-ci qui ont guidé ma lecture vers une interprétation du langage saisi par l'auteur essentiellement comme une activité.

Je propose de montrer tout d'abord en quoi la conception du langage dans la *Lettre sur les sourds et muets* peut bénéficier des apports

1. La notion de « pragmatique » a été introduite en linguistique par C. Morris dans *Foundations of the theory of signs*, Chicago, 1938. Pour une histoire de la tradition pragmatique en France avant cette période, on peut consulter l'ouvrage de B. Nerlich, *La Pragmatique : tradition ou révolution dans l'histoire de la linguistique française*, Franckfort, Peter Lang, 1986.

du courant de la pragmatique linguistique, avant d'étudier plus particulièrement sous cet angle quelques « expressions énergiques » : je fais ici l'hypothèse que certaines catégories linguistiques possèdent des caractéristiques leur permettant d'avoir cette qualité d'énergie si importante pour l'auteur. Je m'intéresserai ainsi aux exclamatives nominales, qui constituent un trait stylistique remarquable dans l'écriture de certaines œuvres de Diderot.

*Une conception du langage à la lumière de la pragmatique :
une activité subjective interlocutive et interactive*

Il est tout d'abord intéressant de noter que la conception du langage qui ressort des exemples et illustrations issus de la *Lettre sur les sourds et muets* n'est pas essentiellement celle d'une représentation ou d'une expression des idées. Cette vision, essentiellement influencée par la grammaire de Port-Royal, dominait pourtant la pensée sur le langage au XVIII^e siècle². Les exemples proposés dans la *Lettre* sont inventés ou recréés³, mais le langage y est toujours représenté comme une activité. Il est perçu en usage, dans une situation de communication toujours particulière, où le locuteur, dans sa subjectivité, exprime avant tout son rapport au monde et aux autres. Les situations envisagées sont d'une grande diversité. Elles concernent le langage ordinaire (c'est-à-dire informel), avec l'exemple de la femme qui annonce à son mari la mort de leur fils, ou encore celui du muet qui souhaite faire part au narrateur de sa conviction qu'il a perdu aux échecs. Les exemples rendent compte également de situations plus formelles, comme celle de Cicéron dans son activité d'orateur, ou encore celles qui représentent l'activité dramatique et poétique. Tous ces exemples doivent être examinés de près pour faire ressortir les fonctions essentielles du langage telles qu'elles apparaissent dans la *Lettre sur les sourds et muets*. Je mets ici en évidence certaines caractéristiques remarquables.

- Le langage est toujours lié étroitement à une expérience subjective

Les exemples qui sont donnés ne sont jamais des « phrases », ou des propositions, mais il s'agit bien toujours d'énoncés résultant d'une énonciation individuelle, imaginée dans une situation particulière. Les

2. « Parler est expliquer sa pensée par des signes que les hommes ont inventés à ce dessein », A. Arnauld et C. Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, première édition 1666, Genève, Slatkine Reprints, 1993.

3. Diderot ne s'appuie pas sur des données réelles.

énoncés sont le plus souvent contextualisés, comme cela se manifeste par exemple dans la situation des deux hommes pressés par la faim, ou encore dans celle de l'auteur attablé avec un sourd-muet : « Je suis à table avec un sourd et muet de naissance. Il veut commander à son laquais de me servir à boire »⁴. La situation langagière est introduite par des notations, nécessaires à l'interprétation, qui précisent certaines caractéristiques de l'allocutaire, le cadre spatial et le but de l'interaction. Le passage consacré au commentaire de *serpentem fuge* illustre la nécessité, sentie par l'auteur lui-même, d'une contextualisation. Voici comment Diderot introduit cette proposition, dans un passage consacré à l'ordre des mots et à la relativité de l'importance des idées :

Car dans une suite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde soit affecté par la même. Par exemple, si de ces deux idées contenues dans la phrase *serpentem fuge*, je vous demande quelle est la principale, vous me direz, vous, que c'est le serpent ; mais un autre prétendra que c'est la fuite et vous aurez tous les deux raison. L'homme peureux ne songe qu'au serpent ; mais celui qui craint moins le serpent que ma perte ne songe qu'à ma fuite : l'un s'effraie et l'autre m'avertit⁵.

On voit ici que ce qui est donné comme une phrase est immédiatement intégré à une situation d'énonciation particulière, comme si c'était cette mise en situation, cette appropriation individuelle du langage par le sujet parlant qui conditionnait la compréhension de l'énoncé. Le lien étroit entre langage et subjectivité se marque également dans ce qui peut motiver, selon Diderot, le surgissement du langage. Dans l'exemple des deux hommes pressés par la faim, c'est la sensation et particulièrement le désir « qui fait parler ces deux hommes »⁶. Les occurrences du langage n'ont rien à voir ici avec la représentation des idées, mais avec une mise en activité langagière en relation avec le désir.

Il n'est donc pas étonnant que la langue soit marquée par la subjectivité. Les remarques de Diderot concernant les marques du temps sont de ce point de vue particulièrement intéressantes :

je peux encore ajouter que les signes des temps ou les portions de la durée ont été les derniers inventés. J'ai pensé que pendant des siècles entiers, les hommes n'ont eu d'autres temps que le présent de l'indicatif ou de l'infinif que les circonstances déterminaient à être tantôt un futur, tantôt un parfait⁷.

4. *Lettre sur les sourds et muets*, éd. Hobson, Harvey, G.F., 2000, p. 102.

5. *Lettre*, p. 106.

6. *Ibid.*, p. 109.

7. *Ibid.*, p. 104.

Ces remarques pourraient être rapprochées de celles qui sont faites par Benveniste au sujet du présent :

Toujours la ligne de partage est une référence au « présent ». Or, ce « présent », à son tour, n'a comme référence temporelle qu'une donnée linguistique : la coïncidence de l'événement écrit avec l'instance de discours qui le décrit. Le repère temporel du présent ne peut être qu'intérieur au discours. Le dictionnaire général définit le présent comme « le temps du verbe qui exprime le temps où on est ». Mais prenons-y garde, il n'y a pas d'autre critère ni d'autre expression pour indiquer le temps où l'on est que de le prendre comme le temps où l'on parle. C'est là le moment éternellement présent quoique ne se rapportant jamais aux mêmes événements d'une chronologie objective parce qu'il est déterminé par chaque locuteur par chacune des instances de discours qui s'y rapporte. Le temps linguistique est sui-référentiel. En dernière analyse, la temporalité humaine avec tout son appareil linguistique dévoile la subjectivité inhérente à l'exercice même du langage⁸.

Les remarques de Benveniste ne concernent pas l'origine des formes verbales mais s'appuient sur la comparaison entre les langues. Pour lui, quelles que soient les langues et leur système verbal, c'est bien le présent qui constitue le centre du système verbal. Bien sûr, pour Benveniste, le présent est un présent d'énonciation, c'est-à-dire qu'il correspond au moment où l'on parle. C'est bien l'exercice du langage qui fonde l'expérience du présent. Diderot ne dit pas exactement cela. Il n'empêche que l'intuition de la prédominance du présent (qu'il relie à une antériorité) semble associée chez lui à la conviction que ce temps est le seul qui soit lié à l'expérience subjective la plus immédiate et la plus sûre.

- Le langage est essentiellement saisi dans sa fonction communicative

Ce sont des situations d'interlocution qui nous sont présentées, qu'il s'agisse de celle mettant en relation le narrateur avec le sourd-muet ou encore des différentes scènes dramatiques. Même lorsque le discours est monologal⁹, comme dans le cas du discours de Cicéron à la tribune (p. 107), la situation est fortement dialogique¹⁰ puisque Cicéron est

8. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale, II*, (1974), Paris, Gallimard, 2004, p. 263.

9. On parle de discours « monologal » lorsque celui-ci est pris en charge matériellement par un seul locuteur.

10. Le terme « dialogique », en référence aux travaux de Bahktine, désigne ici le dialogue interne, par opposition à « dialogal », qui désigne le dialogue externe, c'est-à-dire pris en charge matériellement par au moins deux locuteurs. De ce fait, un discours peut être à la fois monologal et dialogique, dans la mesure où il répond toujours à d'autres discours et anticipe sur des discours à venir.

représenté comme tenant compte des représentations et des attentes des auditeurs. L'essentiel de l'activité langagière consiste pour les différents locuteurs représentés à émettre des signes pour se faire comprendre, tandis que les allocutaires (ou encore les témoins de l'échange) sont principalement engagés dans une entreprise d'interprétation de ces signes. La scène de la partie d'échecs illustre ce point, puisque le muet et le narrateur sont engagés successivement et de manière complémentaire dans ces deux activités sémiotiques d'émission et d'interprétation des signes :

Je jouais un jour aux échecs et le muet me regardait jouer ; mon adversaire me réduisit dans une situation embarrassante ; le muet s'en aperçut à merveille, et croyant la partie perdue, il ferma les yeux, inclina la tête, et laissa tomber ses bras, signes par lesquels il m'annonçait qu'il me tenait pour mat ou mort. Remarquez en passant combien la langue des gestes est métaphorique. Je crus d'abord qu'il avait raison ; cependant comme le coup était composé, et que je n'avais pas épuisé les combinaisons, je ne me pressai pas de céder, et je me mis à chercher une ressource. L'avis du muet était toujours qu'il n'y en avait point ; ce qu'il disait très clairement en secouant la tête, et remettant les pièces perdues sur l'échiquier. Son exemple invita les autres spectateurs à parler sur le coup ; on l'examina, et à force d'essayer de mauvais expédients, on en découvrit un bon. Je ne manquai pas de m'en servir et de faire entendre au muet qu'il s'était trompé, et que je sortirais d'embarras malgré son avis¹¹.

Le muet produit des signes corporels. Le geste de sa tête ou de ses bras « par lesquels il m'annonçait qu'il me tenait pour mat ou mort » sont l'objet d'une interprétation pour le narrateur ou les témoins qui assistent à la scène. Le narrateur, de son côté, par des signes dont la nature n'est pas précisée, « cherche à faire entendre » au muet une signification. On trouve là l'un des fondements de l'analyse pragmatique : le langage n'est pas essentiellement dévolu à une activité de description ou de représentation des idées, mais il est tendu vers l'autre. Parler se fait essentiellement dans l'interlocution ; il s'agit pour le locuteur de faire reconnaître son intention à l'allocutaire (pour le muet, l'intention qu'il cherche à faire reconnaître par les gestes corporels est de faire comprendre qu'il est convaincu que le narrateur a perdu), et pour l'allocutaire de chercher à reconnaître cette intention. Il me semble que la question de l'interprétation des signes, comme activité de reconnaissance de l'intention de l'allocutaire, est particulièrement centrale dans la *Lettre sur les sourds et muets*. Si, dans la scène du jeu d'échecs, l'interprétation des signes du sourd-muet est unilatérale puisque « ces gestes

11. *Lettre*, p. 98.

signifiaient si clairement que personne ne s'y trompa »¹², d'autres exemples d'interprétation nous sont proposés. Ainsi, la recherche par le sourd-muet de la signification de la musique rend compte du processus de mise en signes décrit par Peirce. En effet, pour Peirce, rien n'est signe en soi, mais tout peut le devenir s'il est interprété comme tel. Peirce va en effet distinguer le « representamen » (ou image sonore ou visuelle), l'« objet » (réel ou non) et l'« interprétant ». L'interprétant ne désigne pas quelqu'un, mais le signe connexe provoqué dans la pensée du récepteur par la perception d'un premier signe¹³. Ainsi, pour qu'il y ait signe, il faut que celui-ci soit mis en relation avec autre chose, qu'il communique. Or, la scène du sourd-muet face à la musique met en évidence ce processus de mise en relation :

Lorsque ce sourd se rappelle l'attention que nous donnons à la musique et à ceux qui jouent d'un instrument ; les signes de joie et de tristesse qui se peignent sur nos visages et dans nos gestes, quand nous sommes frappés d'une belle harmonie ; et qu'il compare ces effets à ceux du discours et des autres objets extérieurs, comment peut-il imaginer qu'il n'y a pas de bon sens dans les sons, quelque chose que ce puisse être, et que ni les voix ni les instruments ne réveillent en nous aucune perception distincte¹⁴ ?

Si la musique constitue un signe pour ceux qui l'écoutent, leurs réactions émotionnelles constituent elles aussi des signes pour le sourd-muet, dont les valeurs sont d'ailleurs multiples : les réactions sont d'abord signes de sentiments (« signes de joie et de tristesse »), mais elles constituent également le signe permettant pour le sourd une hypothèse plus générale sur la musique comme langage semblable à la parole. La communication humaine est ainsi perçue comme une entreprise généralisée de mise en signes qui dépend toujours d'une subjectivité interprétante. Cela explique qu'il puisse y avoir des conflits d'interprétation tel que celui qui est évoqué dans le commentaire de *serpentem fuge*. Le conflit concerne ici l'idée principale de cet énoncé, c'est-à-dire la signification de l'expression. Nous avons déjà remarqué que la phrase est immédiatement intégrée à une situation d'énonciation et même à une expérience subjective. Ce qu'il faut à présent noter, c'est que pour Diderot, les deux interprétations sont justes : « vous me direz, vous que

12. *Ibid.*

13. « Un signe, ou *representamen*, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'*interprétant* du premier signe », Ch. S. Peirce, *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 121.

14. *Lettre*, p. 99-100.

c'est le serpent ; mais un autre prétendra que c'est la fuite et vous aurez tous les deux raison »¹⁵. On voit ici que se trouve relativisé, dans certaines situations, le critère de vérité qui prévaut dans l'analyse logique. Dans le cas évoqué par Diderot, il ne s'agit pas de savoir si ce qui est dit correspond à une quelconque réalité, mais de comprendre quelle est l'information en adéquation avec l'intention communicative du locuteur. Il n'est plus question dans ce cas de vérité, mais d'énoncé susceptible de réussir ou d'échouer. Cette importance de l'activité sémiotique peut d'ailleurs être appliquée aux œuvres artistiques. En effet, l'activité artistique relève aussi d'une activité d'interprétation. Les œuvres sont des signes, mais ne le sont que si elles suscitent un signe connexe (un interprétant) dans l'esprit de l'interprète. Il me semble que cette activité d'interprétation est particulièrement à l'œuvre dans *les Salons*. C'est de cette façon, en tout cas, que peuvent se comprendre certains commentaires de Diderot, critique d'art. Par exemple, dans le *Salon de 1761*, il signale : « Peut-être y a-t'il eu de belles choses, et parmi les tableaux dont je ne vous parle pas, et parmi les sculptures dont je ne vous parle pas ; c'est qu'ils ont été muets et qu'ils ne m'ont rien dit »¹⁶ (162). Sans interprétant, les formes cessent d'être des signes, elles ne font pas signe, et la chaîne sémiotique s'interrompt puisque le critique renonce à en parler.

- Le langage est saisi comme une activité interactive

Les partenaires de l'échange interagissent. Ils ne font pas que dire, ils produisent des actes en parlant. Cela est bien sûr évident pour l'énoncé *serpentem fuge*. Il ne s'agit pas pour Diderot de mots ou de phrases, mais bien d'actes illocutoires : l'avertissement ou l'expression de la crainte. Une situation retient particulièrement l'attention du point de vue de l'analyse pragmatique. Il s'agit de l'interaction entre le narrateur, le sourd-muet et le laquais qui doit servir à boire. Cette scène est importante parce qu'elle donne certains éléments d'explication sur la question de l'ordre des mots et par conséquent sur la question de l'inversion. Diderot explique que c'est d'abord « l'idée principale » qui doit être énoncée. Qu'est-ce que l'idée principale ? L'exemple servant d'illustration permet d'en cerner la signification :

Il avertit d'abord son laquais ; il me regarde ensuite. Puis il imite du bras et de la main droite les mouvements d'un homme qui verse à boire. Il est

15. *Ibid.*, p. 106.

16. D. Diderot, *Essais sur la peinture. Salons de 1759, 1761, 1763*, Paris, Hermann, 1984, p. 162.

presque indifférent dans cette phrase lequel des deux derniers signes suive ou précède l'autre. Le muet peut, après avoir averti le laquais, ou placer le signe qui désigne la chose ordonnée, ou celui qui dénote la personne à qui le message s'adresse ; mais le lieu du premier geste est fixé. Il n'y a qu'un muet sans logique qui puisse le déplacer. Cette transposition serait presque aussi ridicule que l'inadvertance d'un homme qui parlerait sans qu'on sût bien à qui son discours s'adresse¹⁷.

Le « premier geste » ne désigne pas l'allocutaire comme la fin de l'extrait semble le montrer. Il ne s'agit pas seulement d'adaptation du discours à l'auditoire. L'idée principale renvoie avant tout à un acte langagier, l'acte d'avertir. C'est cet acte qui détermine la signification globale de l'énoncé. Si l'on représente les propos de Diderot en termes « searliens », on pourrait même dire que l'avertissement constitue la force illocutionnaire appliquée à un contenu propositionnel [toi / verser à boire / à x] que l'on pourrait formaliser ainsi :

F (avertissement) [toi / verser à boire / à x]

La valeur illocutoire de l'avertissement est à la fois celle d'une adresse (c'est-à-dire d'une interpellation, d'une demande d'attention) et d'une injonction, appliquée à un contenu propositionnel qui peut varier. De la même façon, le même contenu propositionnel peut apparaître dans différents actes illocutoires. Il peut s'agir d'une assertion (« Tu verses à boire à x »), d'une question (« Est-ce que tu verses à boire à x ? ») ou encore d'une injonction (« Verse à boire à x ! »). Ainsi s'explique l'importance accordée à l'avertissement : il s'agit ici de l'acte qui, pour reprendre encore une fois les termes de Searle, constitue la véritable unité de communication linguistique :

L'unité de communication linguistique n'est pas – comme on le suppose généralement – le symbole, le mot ou la phrase, ni même une occurrence de symbole, de mot ou de phrase, mais bien la production ou l'émission du symbole, du mot ou de la phrase au moment où se réalise l'acte de langage¹⁸.

Cela explique aussi à mon avis les remarques concernant l'ordre des éléments du contenu propositionnel, et cela nous permet d'interroger pour la première fois la question de l'inversion. Il semble en effet que la question de l'ordre des éléments ne soit peut-être pas si importante, même si c'est par cette question que débute la réflexion de Diderot. En

17. *Lettre*, p. 102.

18. J. R. Searle, *Les Actes de langage. Essai de philosophie du langage* (première édition française 1972), Paris, Hermann, 1996 p. 52.

effet, Diderot. souligne, au sujet de l'idée principale : « Il m'a donc paru que la bonne construction exigeait qu'on présentât d'abord l'idée principale ; parce que cette idée manifestée répandait du jour sur les autres, en indiquant à quoi les autres devaient être rapportés »¹⁹. C'est ce que montre bien le schéma searlien : la force illocutoire se situe à un autre niveau d'analyse que les éléments du contenu propositionnel. Il s'agit de l'idée principale en ce qu'elle détermine la signification de tout l'énoncé. Et c'est cette signification qui rend secondaire la question de l'ordre. C'est cela qui peut amener Diderot à réfléchir à ces expressions « qui ne supposent tous qu'une seule vue de l'âme »²⁰, comme celle éprouvée par l'homme au pied de l'arbre et désirant un fruit. Pour Diderot, « *Je mangerais volontiers icelui*, ne sont que des modes d'une même sensation »²¹. Il semble encore que ce soit privilégiée dans cet exemple la valeur illocutoire (celle du souhait, du désir) donnant une unité à l'ensemble. Cela est d'autant plus remarquable que Diderot énumère ensuite les différents éléments du contenu propositionnel dépendant de cette valeur : « *je* marque la personne qui l'éprouve ; *mangerais*, le désir et la nature de la sensation éprouvée ; *volontiers*, son intensité ou sa force ; *iceui*, la présence de l'objet désiré »²², ce qu'on peut représenter par le schéma :

F (désir) [je / manger / le fruit]

L'adverbe « volontiers » caractérise l'intensité de la force illocutoire, et marque ici une intensité importante. En analyse pragmatique, on parlerait d'« intensité illocutoire ».

La capacité, pour une unité de la langue, à dire dans un énoncé court en même temps le contenu propositionnel et la valeur illocutoire, constitue l'un des éléments permettant la reconnaissance de ce que Diderot nomme « une expression énergétique ». Elles ne sont pas seulement des mots et même des phrases dotées d'une signification, elles sont l'expression langagière de la subjectivité en acte. C'est à l'étude de certains cas d'expressions énergiques que je vais à présent m'intéresser.

Un cas possible « d'expressions énergiques » : les exclamatives nominales

L'entreprise de Diderot consiste à tenter de contourner les deux principes essentiels du langage articulé, deux principes énoncés par

19. *Lettre*, p. 102.

20. *Ibid.*, p. 108.

21. *Ibid.*, p. 109.

22. *Ibid.*, p. 110.

Saussure : l'arbitraire du signe et le caractère linéaire du signifiant²³. Je voudrais m'intéresser plus spécifiquement à ce qui tout à la fois constitue un défi au principe de la linéarité du signifiant, et en même temps permet l'activité du sujet parlant : l'exclamative nominale comme forme possible « d'expression énergique ».

• Qu'est-ce qu'une expression énergique ?

L'analyse textuelle de la *Lettre sur les sourds et muets* permet de donner une signification à ce syntagme. On trouve en effet dans la *Lettre sur les sourds et muets* deux occurrences de « expression énergique » avec quelques variations : on trouve le groupe nominal « termes énergiques » ou encore le nom « énergie » pour caractériser le langage²⁴. Quelles sont les caractéristiques de ces expressions énergiques, telles que l'analyse textuelle les fait apparaître ?

Tout d'abord, les expressions énergiques sont caractérisées tout à la fois par leur brièveté et par leur capacité à exprimer plusieurs idées, sensations ou perceptions à la fois. Diderot l'explique à plusieurs reprises dans la *Lettre sur les sourds et muets*, en particulier lorsqu'il s'agit de l'expression d'une sensation :

Mais la sensation n'a point dans l'âme ce développement successif du discours ; et si elle pouvait commander à vingt bouches, chaque bouche disant son mot, toutes les idées précédentes seraient rendues à la fois. [...] Mais au défaut de plusieurs bouches, voici ce qu'on a fait : on a attaché plusieurs idées à une seule expression. (p. 109)

Et c'est précisément la qualité que Diderot attribue aux expressions énergiques, et dont il regrette la rareté dans la langue française. En effet, le texte se poursuit ainsi :

Si ces expressions énergiques étaient plus fréquentes, au lieu que la langue se traine sans cesse après l'esprit, la quantité d'idées rendues à la fois pourrait être telle que la langue allant plus vite que l'esprit, il serait forcé de courir après elle. (p.109)

Cette première caractéristique des expressions énergiques permet d'annuler ou de réduire le principe de successivité propre au langage

23. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot, 1972, p. 100-103.

24. Ainsi, on relève p. 97 : « La manière dont une autre femme annonça la mort à son époux incertain de son sort, est encore une de ces présentations dont l'énergie du langage oral n'approche pas ».

articulé. Celles-ci sont aptes à rendre « la sensation totale et instantanée »²⁵ de notre état, le caractère « entier et tout à la fois »²⁶ de notre âme. Cela signifie que les expressions énergiques, comme je l'ai mentionné au sujet de l'expression du désir du fruit, vont cumuler dans un seul signe valeur illocutoire et contenu propositionnel. On peut penser également que ces expressions sont aptes à exprimer de manière instantanée plusieurs idées.

La deuxième caractéristique des expressions énergiques est qu'elles semblent engager fortement la subjectivité, en tant que celle-ci puisse être source de créativité et de vitalité linguistique. C'est ainsi que l'on peut comprendre la condamnation par Diderot d'un appauvrissement de la langue au nom de normes stylistiques mal comprises et mal appliquées :

Je loue le soin de l'orateur et le travail du musicien et du poète, autant que je blâme cette noblesse prétendue qui nous a fait exclure de notre langue un grand nombre d'expressions énergiques... nous aimons mieux affaiblir l'idée que de ne pas employer un terme noble. Quelle perte pour ceux d'entre nos écrivains qui ont l'imagination forte, que celle de tant de mots que nous revoyons avec plaisir dans Amyot et dans Montaigne (p.131).

Ajoutons, à titre d'hypothèse, que l'expression énergétique n'est pas seulement centrée sur le locuteur ; elle est, de manière importante, tendue vers l'autre, destinée à l'autre ou dans un processus d'intégration de l'autre. Cela apparaît en particulier lorsque le terme d'énergie a comme équivalent discursif celui d'« éloquence ». Ainsi, Diderot, tout en reconnaissant les qualités communicatives de la langue française, qualités provenant en particulier de « la netteté, de la clarté, de la précision »²⁷ permettant la compréhension des idées par l'allocutaire, regrette-t-il dans le même mouvement qu'elle ait perdu « de la chaleur, de l'éloquence et de l'énergie » p. 113.

Pourtant, les expressions énergiques ne sont ni les seules formes d'expression envisagées par Diderot, ni même les plus abouties. Les hiéroglyphes constituent le degré le plus achevé de l'expression, telle que l'on peut la rencontrer dans la poésie :

Qu'est-ce que cet esprit ? J'en ai quelquefois senti la présence ; mais tout ce que j'en sais, c'est que c'est lui qui fait que les choses sont dites et représentées tout à la fois ; que dans le même temps que l'entendement les saisit,

25. *Lettre*, p. 111.

26. *Ibid.*, p. 111.

27. *Ibid.*, p. 113.

l'âme en est émue, l'imagination les voit, et l'oreille les entend ; et que le discours n'est plus seulement un enchaînement de termes énergiques qui exposent la pensée avec force et noblesse, mais que c'est encore un tissu d'hiéroglyphes entassés les uns sur les autres qui la peignent. Je pourrais dire en ce sens que toute poésie est emblématique. (p. 116.)

Les hiéroglyphes, parce qu'ils mettent en jeu la dimension iconique du signe permettent tout à la fois de remettre en cause la successivité du langage articulé, mais aussi l'arbitraire du signe.

Les exclamatives nominales, cumulant les propriétés de la phrase nominale et de l'exclamative en général, peuvent-elles constituer une catégorie linguistique propre à former des « expressions énergiques » ? Nous ferons l'hypothèse d'un lien entre ces exclamatives nominales comme trait stylistique dans certaines œuvres de Diderot et la capacité de ces formes à l'expression énergétique.

- Les exclamatives nominales comme formes d'expressions énergiques

L'importance des exclamatives dans certaines œuvres de Diderot a été plusieurs fois remarquée. Violaine Géraud, à propos justement de la question de l'ordre des mots, le remarque au sujet des drames sérieux de l'auteur :

S'il n'est guère étonnant que nous rencontrions en quantité des phrases exclamatives dans des textes précisément destinés à dramatiser l'affectivité, celles-ci vont permettre une grande plasticité phrastique²⁸.

On pourrait également mettre en évidence l'importance des structures exclamatives dans d'autres écrits de Diderot. Je m'intéresserai à quelques exemples d'exclamatives nominales dans la *Lettre sur les sourds et muets* et j'étendrai mon étude à d'autres exemples pris dans les *Salons* de 1761 et de 1763. Les occurrences d'exclamatives et en particulier d'exclamatives nominales y sont quantitativement importantes et très intéressantes, parce qu'elles rendent compte d'une représentation de l'écrivain-critique dans une activité d'interprétation des signes. Dans la *Lettre sur les sourds et muets*, l'usage des exclamatives est relativement fréquent tandis que les exclamatives nominales sont plutôt rares. Le format de l'article ne permet pas ici une étude exhaustive des exclamatives nominales dans les œuvres citées ; je me contenterai ici de l'étude de quelques occurrences.

28. V. Géraud, « L'ordre des mots dans la crise pathétique du drame sérieux chez Diderot et Beaumarchais », dans A. Fonvielle-Cordani et S. Thonnerieux (eds.), *L'ordre des mots à la lecture des textes*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2009, p. 186.

En quoi les exclamatives nominales, cumulant les propriétés de la phrase nominale et de l'exclamative en général peuvent-elles être considérées comme des structures favorisant l'expression énergique ? Le critère de la brièveté est bien sûr visuellement le plus évident, et de ce point de vue, les différentes constructions doivent être distinguées, avec d'un côté, les exclamatives nominales réduites à un mot, et de l'autre, les exclamatives nominales plus longues, soit parce qu'elles intègrent un terme exclamatif (« quelles couleurs ! quelle variété ! »²⁹), soit parce qu'elles contiennent des expansions (« le joli morceau ! »³⁰). Ce n'est que dans le premier cas que la successivité est annulée (quoique subsiste encore la successivité des phonèmes) ; néanmoins, on peut admettre dans la plupart des cas une successivité réduite. De plus, la réduction de la linéarité doit surtout être mise en relation avec la capacité d'expression simultanée de plusieurs idées ou sensations, que l'on peut postuler pour l'exclamative nominale. En effet, l'exclamative nominale est d'abord une phrase nominale. Or, d'après Benveniste, la phrase nominale constitue une assertion, mais à la différence de la phrase verbale, il s'agit d'une assertion de valeur permanente :

Dans la phrase nominale, l'élément assertif, étant nominal, n'est pas susceptible des déterminations que la forme verbale porte : modalités temporelles, personnelles, etc. L'assertion aura ce caractère propre d'être intemporelle, impersonnelle, non modale, bref, de porter sur un terme réduit à son seul contenu sémantique³¹.

Si, pour Benveniste, cette valeur absolue de la phrase nominale explique qu'elle convienne si bien aux énonciations proverbiales, on peut aussi affirmer que c'est cette absence d'instruction concernant l'ancrage situationnel qui rend la phrase nominale particulièrement sensible à une situation d'énonciation particulière. Même si l'apparition de la phrase nominale dans un contexte particulier permet souvent l'élucidation de sa valeur référentielle, celle-ci reste implicite et dépend dans de nombreux cas d'une interprétation. Elle est alors susceptible d'exprimer pour l'interprète des référents différents et parfois simultanés. De plus, les exclamatives nominales, en tant qu'exclamatives, intègrent dans le même syntagme le contenu et la valeur illocutoire : Si on prend comme exemple « Le beau fruit ! », il ne s'agit pas seulement de dire une phrase et de référer au fruit. Un acte illocutoire est produit.

29. D. Diderot, *Salons*, *op. cit.*, p. 119.

30. *Ibid.*, p. 203.

31. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, (1966), Paris, Gallimard, 2004, p. 159.

Or, la valeur illocutoire de l'exclamative est problématique. Elle ne peut être mise sur le même plan que l'interrogative ou la forme impérative, qui ont des valeurs illocutoires de base. La valeur illocutoire de l'exclamative est toujours implicite, et doit être interprétée en contexte, quand elle ne supporte pas plusieurs valeurs illocutoires de manière simultanée. Ainsi, l'exclamation « Le beau fruit ! » peut représenter simultanément un acte de jugement et de souhait.

La deuxième caractéristique des exclamatives, remarquable pour notre propos, est qu'elles engagent fortement la subjectivité du locuteur. C'est généralement l'aspect subjectif qui constitue le critère déterminant pour caractériser l'exclamative. On relève souvent l'affectivité qui caractérise les exclamatives. On a même tendance à considérer que l'exclamative serait centrée sur le locuteur. On indique également que la valeur sémantique de l'exclamative est celle du haut degré dans l'ordre de la quantité ou de la qualité : ce serait précisément l'évaluation de haut degré qui marquerait le caractère subjectif. Or, plusieurs études de Culioli sur certaines structures exclamatives en français mettent en évidence des spécificités de l'exclamative. Dans « quelles couleurs ! », on voit que l'intensité de la couleur ne peut pas être ramenée à un étalon explicite (de belles couleurs, des couleurs intenses, des couleurs aussi belles que celles de X, etc.). Culioli indique ainsi :

Ce qu'indique l'exclamative, c'est qu'il n'y a pas de valeur de référence définie et ultime. Quelle que soit la quantité-qualité que je pourrais choisir pour déterminer l'occurrence..., elle n'épuiserait pas le dicible, elle serait inadéquate³².

Sémantiquement, les exclamatives expriment un haut-degré indicible. Ce caractère indicible est ce qui permet de la caractériser comme fortement dialogique : on peut en effet supposer que le haut-degré qui n'est pas dicible demande justement une participation de l'allocutaire pour qu'un accord puisse s'établir sur la valeur référentielle. S'exclamer serait en quelque sorte appeler l'autre à valider, confirmer ce qui saute aux yeux du locuteur, mais qui n'est pas dicible. Il y a donc une évaluation subjective forte dans l'exclamation, mais celle-ci repose sur la participation de l'allocutaire, sur un appel à lui. La valeur argumentative est alors très importante puisque par l'exclamation, le locuteur tente d'imposer à l'autre sa propre évaluation. Cela est particulièrement frappant dans les *Salons* : les exclamatives ont une fonction argumentative puisqu'elles constituent des tentatives pour imposer aux différents

32. Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*, t. III, Paris, Ophrys, 1999, p. 129.

allocutaires l'évidence d'une évaluation prise en charge par le critique lui-même. Au-delà de cet emploi argumentatif, la présence de l'exclamative, et en particulier de l'exclamative nominale, dans certaines œuvres de Diderot, rend compte de manière générale d'une activité d'écriture fondée sur la communication et la participation du lecteur.

Au terme de ce parcours, j'espère avoir montré en quoi le langage dans la *Lettre sur les sourds et muets*, est essentiellement conçu comme une activité en usage, fortement intersubjective et participative. L'application de cette proposition aux « expressions énergiques » n'est ici qu'esquissée et demanderait sûrement une étude beaucoup plus approfondie. Il serait ainsi intéressant de mettre en évidence, de manière plus systématique, la relation entre des traits stylistiques de l'écriture de Diderot avec le projet d'une écriture « énergique ». Une des voies possibles, permise par la lecture même de la *Lettre sur les sourds et muets*³³, serait ainsi d'étudier l'écriture diderotienne dans sa relation avec l'oralité.

Caroline MELLET,
Université Paris Ouest Nanterre
Modyco UMR 7114

33. Ainsi se termine le commentaire sur l'exclusion progressive des expressions énergiques dans la langue française : « Ils [mots expressifs] ont commencé par être rejetés du beau style, parce qu'ils avaient passé dans le peuple ; et ensuite rebutés par le peuple même, qui à la longue, est toujours le singe des Grands, ils sont devenus tout à fait inusités. Je ne doute point que nous n'ayons bientôt, comme les Chinois, la langue *parlée* et la langue *écrite* ». La langue orale n'est pas ici rejetée comme langue imparfaite ou dégradée, mais liée à la qualité d'énergie.